

COMMUNE EN VIE FUT RIEUSE COMME UNE ENVIE FURIEUSE

**des volontaires de l'atelier d'écriture Alice, Aurélien, Christine, Samuel, Victor
et Thomas Husar-Blanc**

NARRATRICE

On a lancé des phrases dans le vent, au hasard, pour voir si elles heurtaient quelque chose. On a attendu puis on est allé voir les bouts de parole que ça nous a donnés. Y avait des éclats de toutes les couleurs et de toutes les formes, de vieux éclats de 1871 comme ces poèmes incendiaires d'institutions :

POÈME

Au soir du 23 ne restent de l'Hôtel que cendres, gravats. Les notables ont peut-être cru pouvoir y séjourner. Ils n'ont pas pu, ils le pourront, qu'ils y passent.

AUTRE POÈME

Jules avait des griefs à faire entendre. Aussi décida-t-il, avec ses collègues immondes, de s'en prendre à qui mieux mieux à mieux que lui. Que n'y restait-il point ? Vide. Et les semelles : brûlées. Allez-y voir si j'y suis.

TROISIÈME POÈME

C'était ainsi, ce sera comme ça. Des revolvers plein la tempe, de la poudre à s'en gaver et des petites fleurs à en mourir : la rivière, la rivière, enfin trouvée.

NARRATRICE

Et puis, pas loin, un vieux texte plié, planqué, perdu qui demandaient à n'être pas lu mais dont nous avons levé la pudeur comme nous aurions fait du sceau de son secret. Il était collé à cette lettre :

MAURICE LEVASSEUR

Monsieur,

Vous m'avez entretenu il y a quelques jours dans le cadre de votre enquête sur la Commune. Je m'excuse d'avoir à vous demander cela, et j'espère que cela n'handicape pas trop votre ouvrage (la petitesse de mon témoignage me laisse bon espoir à ce propos), mais j'aimerais que notre entretien ne soit pas publié. Pardonnez-moi de vous avoir fait perdre le temps que nous avons passé ensemble mais j'ai le sentiment que mes mots ont dépassé ma pensée, ou du moins qu'ils n'étaient

pas bons à dire... Toujours est-il que je vous demande bien humblement de ne point ajouter à la somme des autres ma parole et d'en brûler les épreuves.

M'excusant encore une fois du temps que vous gaspillâtes par ma faute.

Votre dévoué,

Maurice Levasseur.

NARRATRICE

Et il se déclinait ainsi :

FÉNÉON

Quel a été votre rôle du 18 mars à la fin de mai 1871 ?

MAURICE LEVASSEUR

Mon rôle, mon rôle... J'étais là, c'est déjà pas mal. J'ai fait des choses ici, j'ai aidé un peu là. J'ai pas pris beaucoup d'initiatives... Je dis pas ça pour me dédouaner ! J'en aurais plutôt honte... Enfin non, pas honte. J'ai fait ma part. Mais j'aurais aimé faire plus. Faire mieux peut-être. Enfin ça aurait rien changé, sans doute. J'étais pas assez important. Après bon... Personne ne l'était vraiment, sauf quelques uns qui voulaient pas vraiment. J'ai eu la chance de suivre Louise une journée parce que je l'ai croisée par hasard, et qu'elle avait besoin de bras. J'ai participé à un événement historique avec Louise, on pourrait dire... Moi je dis que j'ai empilé des meubles et cloué des planches, avec une femme qu'a zieuté une fois d'mon côté pour voir si j'étais pas trop branque. J'ai pas eu de rôle particulier. J'ai marché avec les autres, j'ai morflé avec les autres, j'ai chialé avec les autres. Mon rôle c'était d'en être, d'être un d'entre eux.

FÉNÉON

Quelle est votre opinion sur le mouvement insurrectionnel de la Commune ? Et que pensez-vous notamment de son organisation parlementaire, militaire, financière, administrative ?

MAURICE LEVASSEUR

Je ne sais pas si je suis la bonne personne pour répondre à ça... Le mouvement insurrectionnel,

j'étais dedans, donc en avoir une opinion... J'ai l'impression qu'il faut voir un mouvement pour le juger. De l'extérieur, je veux dire. Quand on est dans un train, si on voyait pas défiler le paysage, on comprendrait pas que le train bouge. Enfin... Si parce que ça tressaute et qu'on perd l'équilibre. Mais c'est pas une bonne description du mouvement du train : « ça tressaute et on se casse la gueule. » Enfin j'me comprends... Mais après bon... Pour vous répondre quand même, que vous soyez pas venus pour rien... Je dirais que c'était assez naturel, presque nécessaire. Ça tressautait pas et on se cassait pas la gueule. Jusqu'au coup de frein final, évidemment. À part ça... L'organisation bon... J'ai pas eu à m'en plaindre. J'ai pas beaucoup eu à m'y frotter... Ici et là j'ai voté des trucs, ou pour des gens, parfois c'est allé dans mon sens, parfois non, parfois c'était le bon choix, parfois non. Tout durait des plombes et ça gueulait tout le temps, c'était la démocratie quoi, la vraie, pas la pantomime s'entend, on causait et on pensait. Même que sur le moment, j'avoue, ça me faisait pas mal chier. J'ai la formule : « L'organisation, c'était de la merde, mais c'était bien. »

FÉNÉON

Quelle a pu être, à votre avis, l'influence de La Commune, alors et depuis, sur les événements et les idées ?

MAURICE LEVASSEUR

Oh... Rien de bien... Enfin si, énorme... Mais pour ce que ça change... Vous aurez de meilleurs que moi pour parler de ça. Enfin je veux pas donner l'impression de me défiler ou quoi. Ce que je vois, moi, à mon échelle, et dans mon quotidien, c'est que les braves gens ont la mine grise et les salauds les mains rouges. Ça ne ment pas. Aucun de mes amis ne sourit beaucoup. Les rires tournent court... Pas un qui ait pas l'amertume collée aux organes comme une maladie grave. Y a la déception que ça ait pas pris, mais pour dire vrai, c'est pas si répandu. Et puis la culpabilité énorme et tragique d'être encore en vie pour voir les pantins s'arracher ce qu'il reste de notre Commune parce qu'on n'a pas su mourir pour elle. On a tous ça dans le regard, mais jamais à la gueule. On ne parle pas de ces choses-là, on le porte en nous en essayant de pas trop montrer qu'on souffre, parce qu'on n'en a pas

le droit. On aimerait en parler je crois, mais on peut pas. C'est pas des choses qu'on dit, c'est pas un fardeau qui se porte à plusieurs. C'est chacun le sien jusqu'à la tombe. On en deviendrait presque croyant, pour l'espoir de voir les autres, qui sont tombés, nous accueillir et nous pardonner de pas avoir chu comme eux à l'heure fatale... Pardon, je... Pardon... L'influence sur les événements ? Je vois que des tentatives de mourir, en héros, en martyr ou je sais pas... Et les idées... Les idées elles sont noires, noires comme les drapeaux qu'on broie.

NARRATRICE

On était bien embêté avec ça parce qu'on aurait bien aimé retrouver un peu de légèreté et d'amour de la vie. C'est quand même pas négligeable d'aimer vivre quand on y pense. Et curieusement, c'est tout bêtement une date qui nous a élevées au-dessus de tout ça. Une date qui a lancé un dialogue très simplement :

L'AMI

Tu es née quel jour toi ?

L'INSURGÉE

Le 18 mars. Oui, je sais, le 18 mars, c'est une sacrée date dans l'histoire ! Un jour de fin d'hiver... Cette année-là aussi, 1871, je ne sais pas d'ailleurs s'il faisait froid ce jour-là. Très froid ? La neige peut-être... Comme il y a peu, lors du dernier confinement. Non. Le soleil plutôt, pour la lumière de la promesse. On se bat mieux certainement dans la lumière, on éclaire fort, le côté à côté, le coude à coude, les regards à toucher, à briller de cette énergie multipliée. L'éclat des armes comme des rayons désassemblés...

L'AMI

Mais toi alors, ça te fait quoi d'être née un 18 mars ? C'est pas rien quand même, quand on connaît ton histoire.

L'INSURGÉE

Ouais, j'y ai jamais vraiment réfléchi. Mais tu sais, c'est drôle les concordances de dates. Moi ça

m'intéresse d'ailleurs les concordances. Tu sais, par exemple, ma mère est née le 25 octobre 1932.

Le jour où René Char s'est marié à l'Église Notre-Dame. Des fois, j'ai le sentiment, que cette association, tu vois... le même jour, comme ça, c'est ce qui l'a conduite sur la voie des poètes...

L'AMI

C'est vrai que c'est une belle association en tout cas. Et Camus lui, il est né quel jour ? Tu vois, je serais bien preneur d'une association avec Camus... Bon... Mais toi, le 18 mars ?

L'INSURGÉE

Je ne sais pas s'il y a des dates qui orientent, qui infléchissent. Si une date a un pouvoir. Le pouvoir de la date. Le pouvoir du dix-huit... Petite, certainement pas... Ou un pouvoir occulte... Quelque chose qui traverse les âges, qui se fraye un chemin sur les fleuves ou qui vient des étoiles... Peut-être... Parce que petite, j'étais déjà une sacrée rebelle. C'était vraiment : Insurgence en urgence.

L'AMI

Tu saurais dire comment ça a commencé ?

L'INSURGÉE

Oh, je crois que ça a toujours été là. Ma mère me racontait que lorsqu'on était petits, avec mon frère, elle nous avait consacré une pièce, sans aucun meuble. Parce qu'elle disait que nous n'acceptions aucune contrainte, aucun obstacle. Une pièce libre, une pièce libre de tout. Où on avait le droit de dessiner sur les murs...

L'AMI

C'était plutôt sympa que votre mère accommode les choses comme ça...

L'INSURGÉE

Oui c'est vrai... Après, c'est surtout l'injustice. Tu sais, l'injustice dans le traitement que font les parents des histoires de gamin. Moi je supportais pas. Ça m'étouffait, ça m'étranglait. J'avais envie de hurler. Et d'ailleurs, je hurlais. Et quand c'était plus possible, je partais, je fuguais. J'ai fait ça toute mon enfance, toute mon adolescence.

L'AMI

Même petite tu fuguais, vraiment ?

L'INSURGÉE

Oh oui... La première fois, je devais avoir six ans. Y avait eu un sketch avec mon frère. On se chamaillait, on se battait. Ma mère est arrivée, elle nous a flanqué une gifle à chacun, elle a rien voulu savoir. Dès qu'elle a refermé la porte, je suis partie. Y avait pas loin du quartier où j'habitais un camp de gitan ; je suis allée les voir et je me suis cachée chez eux. Mes parents ne m'ont retrouvée que bien plus tard dans la journée.

L'AMI

Tes parents, ils ont dû sacrément s'inquiéter...

L'INSURGÉE

Oui, j'imagine... Mais pour eux, c'était pas fini... (*Silence.*) Plus tard, ado, c'était l'injustice toujours mais aussi le rapport homme/femme. Y a pas longtemps, je lisais *La Vraie Vie* d'Alice Dieudonné. J'y ai entendu la violence des colères de mon père. Mon père, hyper macho, aux couleurs de l'Espagne. Pourtant j'adore. L'Espagne, je veux dire ! Mais là : une caricature. Il allait jusqu'à m'empêcher de préparer des exposés avec des camarades au motif qu'il y avait des garçons. Et j'lui disais :

« Mais papa, qu'est-ce que je vais dire à mon prof ?

- Ton prof, je m'en charge. »

Et il lui écrivait pour lui expliquer qu'il était pas d'accord. (*Temps*) Un soir de grande colère, parmi tant d'autres contre ma mère... une du genre La viande était trop cuite... La nappe, la vaisselle, ont valsé. Et là, j'ai explosé. C'était plus possible. Cris, pleurs, injures. Il m'a enfermé dans ma chambre. C'était pour moi : ou je me tue, ou je m'enfuis. Le romantisme des ados. J'ai dû trouver que le suicide ça me laisserait peu de choses à vivre.

L'AMI

Juste raisonnement ! Cet épisode, t'avais quel âge à peu près ?

L'INSURGÉE

Oh... 14 ans... 15 ans peut-être ?... On habitait au premier étage. Sans réfléchir, j'ai enroulé les draps de mon lit autour du radiateur, ouvert la fenêtre, les ai balancés de l'autre côté et je suis descendue. Et là, dehors dans la rue, à 8h du soir, j'avais pas l'air maline... Une demi-heure plus tard, je sonnai chez les parents de Jean-François, mon amoureux de l'époque. Sa mère a ouvert :

« Il est là Jean-François ?

- Oui, il est dans sa chambre. »

J'ai vu Jean-François, je lui ai expliqué, il était très inquiet :

« Mais tu vas aller où ? Tu vas faire quoi ?

- ... (*Silence.*)

- Écoute, tu vas aller à cette adresse, dans le quartier Saint-Michel. Tu verras sur le mur en bas, y a un A majuscule entouré d'un cercle. »

J'comprenais pas...

« J'te rejoindrai plus tard. »

J'ai trouvé sans problème. Pas évident quand même... Ils étaient plusieurs à vivre dans cet appart.

Tous nus. À peindre sur les murs. À croire qu'ils rejouaient mon enfance...

L'AMI

Hum, toi tu t'fais des 18 mars comme on s'fait un apéro. T'as commencé tôt !

L'INSURGÉE

Oui... Tout ça plus tard, ça s'est investi en collectifs, en résistance organisée. Oui, de très intenses temps de vie... (*Silence.*) Et là, j'ai pris les armes. Mais ça, c'est une autre histoire.

NARRATRICE

Quelle insupportable ado... Les vieux de chez moi diraient qu'on n'a pas assez ouvert la boîte à

gifles pour elle. Enfin, les vieux de chez moi sont des gros cons... Ils prétendent qu'on ne respecte plus rien mais n'ont de respect que pour eux-même. Ils n'écoutent plus la poésie que quand elle sonne droit dans ses bottes, droit dans leurs bottes, leurs douze bottes.

ALEXANDRE 1

Depuis combien de temps me suis-je ici reclus ?

Les heures se ressemblent tant, je ne sais plus

Compter les jours, car tout est devenu si lourd.

Mes muscles tic et tac, marquant là le rebours

Angoisse lancinante qui suit les discours.

La panique a fait effraction, perturbant tout.

Elle s'est invitée d'un coup, édifiant partout

Ce nouveau code de conduite : « L'autre, évite ! »

Je l'ai fait mien du jour au lendemain, et vite,

Obéissante et apeurée, me suis chez moi

Avec mes courses et mes objets, sans émoi,

Emmurée dans cette solitude ordonnée.

Désespérée d'attendre qu'on vienne sonner,

J'ai pris un grand bain, c'était chaud puis c'était froid.

Dans le lointain traversait la rumeur d'effroi

Qui devait en saisir bien d'autres, des autres dont,

Malgré la simulation de liens, l'abandon

Émergea jusqu'au surgissement, s'imposa.

Seule, loin, oubliée, oubliante, seule.

NARRATRICE

Ces vieux-là n'aiment que cela, voire sont plus indélicats encore, et n'aiment entendre que la

régularité cadencée de flagorneurs d'académiciens.

ALEXANDRE 2

Je me suis isolé dans un amas dément
De carrés de béton qu'on dit appartements.
Un autre immeuble à part, unique comme tous
Peuplé d'autres gens seuls que j'entends quand ils toussent.
On isole les gens bien mieux que les cloisons
Par chez nous. C'est ainsi. On tombe en pâmoison
Devant un bref silence, ou un double-vitrage.
On cohabite tant, ça confine à l'outrage !
Je sais le nom du fils qui ne visite plus
La vieille mère indigne animant le dessus
De danses incongrues où les pieds traînent trop
Sur des airs étouffés, exaltants et rétros.
Elle ne danse plus, elle pleure, je crois.
Elle tait sa douleur et enchanter sa joie.
Son fils ne viendra pas, c'est sûr, c'est pour son bien.
Pour ne pas qu'elle meure et manque trop aux siens.
J'espère avoir bientôt le bonheur de l'entendre
Troubler ma quiétude embrassant Alexandre.
Ma voisine de droite, elle, est gauche et de droite,
Ma voisine de gauche est de gauche et adroite.
La première, à l'écran, vole un culte bruyant.
La seconde en pétard cherche mes yeux fuyants.
"C'est notre liberté qu'on atrophie toujours !

Fin du premier tiers gratuit.

Pour obtenir la suite de la pièce, merci de m'envoyer un mail à contact@thomashusarblanc.fr